

## Elena Ferrante, obstinément sous le masque

Le Monde, 14 janvier 2016, Florence Noiville : [http://abonnes.lemonde.fr/livres/article/2016/01/14/elena-ferrante-obstinement-sous-le-masque\\_4846942\\_3260.html](http://abonnes.lemonde.fr/livres/article/2016/01/14/elena-ferrante-obstinement-sous-le-masque_4846942_3260.html)

**L'auteur(e) qui signe sous le pseudonyme d'Elena Ferrante tient à garder le secret de son identité – malgré la pression que lui vaut le succès de la tétralogie « L'Amie prodigieuse ».**

Dans *L'Art du roman* (Gallimard, 1986), Milan Kundera rêve d'un monde « où les écrivains seraient obligés par la loi de garder secrète leur identité et d'employer des pseudonymes ». Il n'y voit que des avantages. L'un d'entre eux étant « la limitation de la graphomanie » (qui consiste à « imposer son moi aux autres »). Un autre, « la disparition de l'interprétation biographique d'une œuvre », cette manie si contemporaine de tout ramener à la vie supposée réelle de l'écrivain, alors que, comme le disait souvent aussi Isaac Bashevis Singer, « c'est l'œuvre qui compte, pas le bonhomme ».

Elena Ferrante exauce ce rêve on ne peut mieux. Son premier ouvrage, un thriller familial aux glaçants rebondissements, est sorti en Italie en 1992. Il s'appelait *L'Amour harcelant* (Gallimard, 1995). Depuis lors, relativement peu de livres ont paru. Elena Ferrante a attendu dix ans avant de publier son deuxième roman, *Les Jours de mon abandon* (Gallimard, 2004), le récit étonnamment puissant d'une humiliation conjugale, puis quatre de plus pour le suivant, *Poupée volée* (Gallimard, 2009). Voilà pour la graphomanie : cet auteur ne semble publier que ce qui relève d'une nécessité.

Quant à son identité, elle demeure, depuis près de vingt-cinq ans, le secret le mieux gardé de la vie littéraire italienne. Qui est Elena Ferrante? Une femme? Un homme? Les deux? Mystère. Tout juste sait-on qu'il s'agit du pseudonyme d'un écrivain italien, sans doute originaire de Naples, et qui vivrait désormais en Grèce. Pour le reste, toutes sortes de rumeurs courent depuis 1992. Celle qui domine aujourd'hui suggère que derrière ce nom se cacherait peut-être un couple, Domenico Starnone et son épouse, Anita Raja. Le premier, né en 1943, est un écrivain et scénariste italien qui fut naguère journaliste au quotidien communiste *Il Manifesto*. La seconde est traductrice et essayiste. Mais tous deux se défendent d'être chacun une moitié d'Elena Ferrante.

En 2015, Roberto Saviano, l'auteur de *Gomorra* (Gallimard, 2007), a proposé la candidature d'« Histoire de l'enfant perdu », dernier titre de la tétralogie de Ferrante, au prestigieux prix Strega. L'auteure a accepté, tout en faisant savoir que, s'il lui était décerné, elle ne viendrait pas le recevoir : elle ne se montre en public ni n'accorde d'interviews. Sauf une, sur l'art d'écrire, à la revue littéraire américaine *Paris Review*, en 2015. Mais, en l'espèce, ses intervieweurs n'étaient autres que ses éditeurs, Sandra Ozzola et Sandro Ferri, de la maison romaine E/O, les seuls à connaître sa véritable identité.

### 800 000 exemplaires aux États-Unis

« C'est par eux que je passe, via Gallimard, dans les rares cas où je dois poser une question sur le texte à Elena Ferrante », raconte Elsa Damien, sa traductrice en français. **Nous, les traducteurs, sommes maintenus très à distance.** Mais, d'une certaine façon, cela lui importe peu. « Les personnages de Ferrante sont tellement riches et généreux que l'on s'identifie à eux sans penser à la main qui les crée », dit-elle.

Comme beaucoup de lectrices, en revanche, Elsa Damien aime l'idée qu'Elena Ferrante est une femme. « Je pense à ses passages sur l'île d'Ischia, dit-elle. J'ai adoré ces pages. Ce sont des moments de pure sensibilité où Ferrante touche à ce qui existe de plus fabuleux dans l'existence, les moments de vie intense. » Alors? « Alors, il me semble que pour arriver à une telle acuité, un homme devrait déployer des prodiges d'empathie », ajoute-t-elle en riant.

Homme, femme ou couple, ce qui est certain, c'est le fabuleux succès, littéraire mais aussi commercial, d'Elena Ferrante, dans le monde anglophone notamment. En particulier celui de sa tétralogie napolitaine : *L'Amie prodigieuse*, *Le Nouveau Nom* et les deux volumes à paraître en français, « Ceux qui partent et ceux qui restent » ainsi qu'« Histoire de l'enfant perdu », s'est déjà vendue, rien qu'aux États-Unis, à près de 800 000 exemplaires. Dans un pays qui, le plus souvent, ne lit ni ne traduit quasiment aucune littérature étrangère. Le plus étonnant n'est pas que les lecteurs américains parlent des personnages comme s'ils les connaissaient, mais qu'ils en parlent autant, commente Chris Hayes, un journaliste de la télévision MSNBC. Dans un tweet, il note qu'au dernier repas de Thanksgiving, fin novembre, « les conversations ont porté à 80 % sur Elena Ferrante et à 20 % sur Donald Trump ».

C'est précisément ce point que relèvent Domenico Starnone et Anita Raja pour se défendre d'être Elena Ferrante. Ce qu'ils disent en substance? Dans un pays, l'Italie, où il est souvent difficile d'atteindre une renommée internationale, pourquoi – si c'était eux – ne seraient-ils pas déjà sortis de l'ombre, histoire de profiter d'un tel succès? Non décidément, je ne suis pas Ferrante, s'agaçait Domenico Starnone dans *La Repubblica* du 14 octobre 2014. A la journaliste qui lui fait remarquer que le dernier roman signé de lui (*Lacci*, « lacets », 2014), ressemble pourtant furieusement à une suite du roman de Ferrante *Les Jours de mon abandon*, Starnone répond : « M<sup>me</sup> Ferrante n'est pas la seule à parler de femmes abandonnées. Pourquoi ne me compare-t-on jamais au Tolstoï d'Anna Karénine? » Et Elena Ferrante? Suit-elle tout cela en souriant? Elle a prévenu, en tout cas. Si son identité était un jour révélée, elle cesserait immédiatement d'écrire.

Florence Noiville